

Pour ne pas conclure donc – puisqu’il est clair que « cent fois sur le métier... » –, il est important de garder en tête que « l’enfant ne naît pas asocial », qu’il ne s’agit pas d’« enfant pauvre » mais « d’enfant de parents pauvres », et que « l’enfant qui vit dans la pauvreté a aussi une vie d’enfant »...

En avançant ma lecture, une chanson me trotte dans la tête, *Perlimpinpin* de Barbara : « ... car un enfant qui pleure, qu’il soit de n’importe où, est un enfant qui pleure... » Il reste à souhaiter que les politiques soient sensibles à la spécificité de l’enfance et y consacrent les efforts et le budget nécessaires afin que cette fameuse « égalité des chances » promise ne soit pas à ranger avec la poudre de *Perlimpinpin*, remède magique vanté par les bonimenteurs !... Et si obtenir « l’égalité des chances » est une ambition surdimensionnée pour une seule génération, qu’ils s’assurent au moins de donner dès maintenant une chance adaptée à chacun.

Huguette Jordana  
jordana.huguette@gmail.com

### Oser le verbe aimer en éducation spécialisée. La relation éducative 2

PHILIPPE GABERAN  
Toulouse, èrès, 2016

De toute évidence, oui, il faut lire le livre de Philippe Gaberan *Oser le verbe aimer en éducation spécialisée*. Ne serait-ce que pour ré-ouvrir le très vieux et très grand débat : « aimer » et « éduquer » peuvent-ils, doivent-ils « faire bon ménage » ?

Faut-il relancer la figure de Pygmalion ? De la *païdeia*, etc. ? Bref ! Oui. Vous y trouverez tout cela. Et, sans doute, autre chose encore de plus essentiel, de plus revendiqué dès le titre et la couverture : une audace ou, plus exactement, une « envie d’audace » : « Osez ! » Au fond, l’originalité, en effet, gît ici dans cette affirmation, qui est revendication, voire appel, injonction, à exercer dans des formes d’audace au cœur même de la relation éducative.

Serions-nous devenus trop « normés » ? Normalisés ? Sinon « coincés » dans des postures, des protocoles, les relations aux autres, dans nos vies

mêmes ? En particulier, les relations aux plus faibles, à ceux qui sont « mal partis » ? Avons-nous élaboré des systèmes d’encadrement qui sont, en réalité, autant de méthodes de mises à distance de l’autre semblable ? Sommes-nous en train de mettre en place une éducation si peu humaine ? C’est ce soupçon, il me semble, que Philippe Gaberan veut mettre dans notre esprit, et c’est son premier mérite : que sommes-nous en train de faire ?

Un éducateur, quand il se revendique un peu philosophe, peut-il être, en quelque sorte, à son tour un « éveilleur » ? Oser se questionner : c’est la proposition qui nous est faite. Une volonté de prendre le monde et les choses comme « à rebrousse-poil », et d’en appeler à, je cite : « la force de l’amour appliquée à l’éducation ». Singulier rafraîchissement !

Si on osait (!), on dirait même que ça relance un air connu : celui du vénéré lord Baden Powell (à ne pas confondre avec le guitariste brésilien du même nom), chef militaire des colonies britanniques, fondateur des mouvements scouts dans l’entre-deux guerres, et qui prônait : « l’éducation par l’amour au lieu de l’éducation par la crainte » (Congrès mondial à Genève en 1922). Après une Première Guerre mondiale ravageuse d’hommes et d’idées, il s’agissait de reconstruire une paix durable (création de la SDN, la Société des nations...) et de former les jeunes générations à l’optimisme et à la confiance en autrui. L’organisation de la jeunesse commence là, plus particulièrement par le modèle de « l’éclaireur » (que Baden Powell avait expérimenté en Afrique australe), en le formant à « l’auto-éducation du caractère qui consiste à éveiller le désir de connaître en même temps qu’à développer le sens du “moi collectif”... »

Un « éducateur-éclaireur » donc, qui travaille à donner confiance, ce qui est dit à plusieurs reprises par l’auteur : « aimer ? », c’est-à-dire donner – ou redonner – confiance.

Évidemment, à aucun moment Philippe Gaberan ne s’inscrit de manière revendiquée dans cette filiation qui aujourd’hui fait sourire. Considérée non seulement comme dépassée et obsolète, mais surtout empreinte d’une déclinaison « militaro-compassionnelle » contemporaine des systèmes coloniaux britanniques et européens,

cette approche n'a plus sa place désormais dans les métiers de l'éducation spécialisée... (voire ?)

L'auteur a d'autres références, et c'est même une deuxième raison pour donner envie de lire l'ouvrage, son second mérite : sa richesse référentielle. Tant théorique que pratique. De Badiou à Quignard, en passant par Foucault, Canto-Sperber et Lewis Carroll, l'éventail est large, et s'il est caractérisé par les références philosophiques, c'est sans doute à cause d'un penchant de l'auteur pour cette discipline, mais et peut-être surtout parce que la question de l'amour en éducation est bien, en effet, une question de philosophie, plus précisément de ce qu'on appelle la philosophie morale.

« On n'apprend que de qui on aime », cette formule de Goethe (qui n'est pas dans l'ouvrage) résume assez bien la position de principe de l'auteur.

Formule toute socratique, puisque rapportés par Platon les propos de Diotime dans *Le Banquet* nous font savoir que « l'expérience de l'amour s'élèvera de la beauté qui est dans les corps à celle qui est dans les âmes, puis dans la vision [...] qui dépasse toute énonciation, toute discursivité, mais engendre dans l'âme la vertu ».

À propos de « l'individuation » dont il vient de décrire les différentes phases, Philippe Gaberan affirme : « Le "pas-encore-là" ne remplace pas mais sublime le "déjà-là", et contribue à l'évidence d'un devenir. Il y a dans cette phase de l'existence, lorsque l'être y accède, une forme de sagesse dont la relation d'amour est sans aucun doute le moteur. »

Une sorte de « traité d'éducation morale » à l'usage des jeunes générations... d'éducateurs spécialisés (cf. la « lettre aux éducateurs » de Fernand Deligny). Préoccupation d'avenir donc, souci de conserver l'âme et l'esprit d'un monde professionnel où soin et éducation ont inscrit depuis des lustres la question du respect et de la dignité des personnes dont on s'occupe. Cette invitation à s'engager pour l'avenir est inscrite dès le premier chapitre intitulé : « Sauver les métiers de l'humain ».

Revenant sur une critique de Rousseau qui, selon l'auteur, fait disparaître l'homme derrière le citoyen, P. Gaberan rappelle qu'on ne part pas

de rien ; après un demi-siècle d'élaboration des métiers de l'éducation spécialisée, le droit a fini par rejoindre l'humain : « La liberté accordée par le droit est celle de pouvoir légitimement faire reconnaître ses propres choix ; dès lors elle devient indissociable de la responsabilité. De ce point de vue, le respect des gamins accueillis en établissement social ou médico-social s'est prodigieusement amélioré, et l'ensemble des acteurs concernés, tant les adultes que les enfants, ont indéniablement gagné en dignité. »

Puis vient la considération, si ce n'est la critique, du temps présent. Le temps présent, c'est celui de « l'adulte-éducateur », auquel Philippe Gaberan veut adjoindre ou plutôt substituer (?) « l'éducateur-référent-de-cœur ».

Comme on peut voir, l'écrivain Philippe Gaberan est amateur de néologismes aussi nombreux que pragmatiques – pour désigner le management, il y a le « machinement » ou « tout est machine ».

Et, inévitable, l'expression « le gamin », largement la plus présente, et sur laquelle plane l'ombre bienfaisante de Fernand Deligny : l'emploi du terme « gamin » devient rapidement un signifiant neutre/neutralisé (?) pour désigner tout personnage à qui est destiné l'acte d'éduquer, ce qui, du coup, lui enlève parfois de sa vigueur. (Se souvenir que chez Deligny, il s'agissait de l'expression « ce gamin-là », le « là » de la singularité ayant sans doute son importance : Deligny, qui avait travaillé beaucoup en hôpital psychiatrique, puis auprès des délinquants, avec les dites « graines de crapule », s'est finalement consacré, comme on sait, exclusivement à la question de la psychose, et aux enfants sans mots, dits « autistes » ; ils étaient « ces gamins-là ».)

En rapport avec le « traité des vertus », « l'adulte-éducateur », comme chargé d'une ontologie de l'être responsable, peut faire craindre ce que l'auteur appelle lui-même un peu plus loin « un adulto-centrisme »... « À imaginer que le gamin est écarté de toutes les spéculations concernant son propre devenir [...] cette dénégation à l'égard de la capacité de l'enfant à juger de son propre devenir et des craintes liées à son incertitude rejoint celle longtemps adoptée par les médecins quant à la capacité de l'enfant à éprouver de



la douleur. » Tentation, dans cette expression, d'un moralisme inadéquat ? Il n'en est rien, puisque, au fil des pages, l'éducateur spécialisé deviendra, à la faveur d'un néologisme plus en phase avec le propos : « l'éducateur-référent-de cœur ». Ouf ! Nous revoilà dans les clous... du cœur.

De l'amour, donc. « L'amour est une joie qui accompagne l'idée de sa cause », dit Spinoza.

Ainsi, Philippe Gaberan propose de nous emporter dans son propre mouvement : l'expérience de la joie que peut procurer « l'aller vers », autrement dit le désir d'éduquer. Une forme de réenchantement de ces métiers imparfaits qui consistent à s'occuper des « vies mal faites ». Une audace supplémentaire, si l'on considère la tristesse des mondes contemporains, et de tout ce qui nous tire aujourd'hui à l'opposé de la joie : « Le système nous veut tristes », disait Gilles Deleuze en son temps, en profonde résonance avec ce livre.

Dimension provocatrice, voire politique, comme un projet romantique ou utopique, qui, on le sait, est toujours lesté d'un échec : les grands récits romantiques mettent en scène à l'identique un éternel *loser*. Un perdant : Swann, Werther, l'auteur des *Fragments d'un discours amoureux*, R. Barthes, et quelques autres héros de notre temps, sont tous des perdants.

L'éducateur ici mis en acte, lui aussi, ne cesse, comme dans la vie, de s'affronter au désamour de celui qu'il accompagne : provoquant à l'envi ces « sentiments d'exaspération de l'adulte-éducateur » : « mais c'est pas vrai... tu le fais exprès ! », ainsi s'inscrit le leitmotiv du chapitre : « l'échouage n'est pas un ratage ». Au dernier moment tout rate, ou, du moins, tout est à reprendre à zéro. L'adulte-éducateur maudit sa propre mission... il sait bien qu'il ne peut en être autrement dans ce métier que d'être exaspéré, désespéré.

« Éduquer et aimer sont deux verbes du même groupe qui, tous deux, chacun à sa manière, privilégient l'in-sensé », dit un peu plus loin l'auteur. Qu'il s'empresse de préciser : « L'in-sensé n'est pas le non-sens ; il est au contraire la marque d'une pluralité de sens au regard des circonstances... »

Ouverture donc, ouverture sur l'énigme de l'humaine nature. Dans cette réflexion sur « *l'insensé* », on n'est pas moins surpris d'une autre référence qui accompagne l'auteur au long de son périple d'écriture : il s'agit de Virginie Despentes. Actuellement au sommet du succès éditorial avec la parution du troisième tome de son feuilleton *Vernon Subutex*, Virginie Despentes est un auteur (e ?) pour le moins sulfureux, qui s'était fait connaître par le film *Baise-moi* (issu du livre éponyme paru en 1993), interdit en 2000 puis seulement aux moins de 18 ans. Le livre qui est régulièrement cité ici est *Bye bye Blondie* (2004), qui raconte la dérive d'une adolescente au moyen des ingrédients classiques : rue, sexe et drogue. En partie autobiographiques, les nombreux ouvrages de V. Despentes apportent en réalité, de par leur virulence caustique et leur connaissance « du terrain », un effet de révélateur sur l'univers d'une jeunesse hors norme et transgressive à souhait. Véritable antidote à l'ordre moral, ses écrits ont l'ambition d'apporter ici leur grain de critique sociale. Ce qui insiste aussi sur la volonté affirmée de P. Gaberan de déplacer les regards.

Riche de ces agencements et de ces élaborations, son ouvrage est d'abord l'écriture d'un praticien, appuyé sur nombre de situations vécues, plus ou moins proches dans le temps et la distance. Contrairement aux instituteurs (du moins dans les générations des défricheurs) qui ont beaucoup écrit, raconté, voire romancé leurs vies professionnelles, les éducateurs retracent rarement de façon aussi fouillée et sur un long terme leur expérience propre, leur recherche d'une forme de philosophie morale de l'éducateur spécialisé : c'est chose faite.

Racontant ici très simplement ces moments de travail auprès d'autres, si « autres » qu'ils en changent votre vie même, on peut ajouter qu'à sa façon *Oser le verbe aimer* est un ouvrage autobiographique.

Martine Pagès  
Membre du comité de rédaction.  
martine.pa@wanadoo.fr